

Lady Hardcastle était sortie offrir un scone au nouveau jardinier. Nous passions notre quatrième été à Littleton Cotterell et avions enfin engagé Jed Halfpenny pour s'occuper de la jungle qui avait envahi l'arrière de la maison. Bien sûr, nous nous y étions essayées nous-mêmes, ainsi que Dan, le mari de la femme de chambre, qui avait réussi à maintenir l'endroit plus ou moins sous contrôle, mais ce pauvre jardin avait un besoin urgent des tendres soins de quelqu'un qui sache réellement s'y prendre. Et ce quelqu'un, comme je ne cessais de le répéter depuis un moment déjà, était Jedediah Halfpenny.

Nous l'avions rencontré peu après notre arrivée au village, lorsqu'il nous avait fourni les informations précieuses qui avaient contribué à confondre le meurtrier d'un fermier mort un jour de marché, après l'ingestion d'une tourte au bœuf et aux champignons au pub local. Jedediah avait élu domicile dans une caravane au fond des bois et vivait, pour grande partie, de cueillette et de braconnage occasionnel. Et je l'avais toujours soupçonné d'être le candidat idéal à l'entretien de notre jardin.

Lorsque je les rejoignis, il était appuyé sur une pelle et écoutait patiemment ma maîtresse, occupée à lui vanter les vertus des scones.

— Ils sont tout bonnement délicieux, disait-elle. Je suis consciente qu'un scone n'est pas une merveille culinaire en soi, cependant notre Miss Jones en fait d'extraordinaires. Goûtez-en-un, allez.

— Merci, m'dame, répondit Jed. Je dis pas non.

— Flo est de mon avis. N'est-ce pas, Flo ?

— De votre avis à quel sujet, madame ? m'enquis-je.

— Pour dire que les scones de Miss Jones sont inégalés.

— Ils sont assurément tout en haut de la liste des meilleurs spécimens sur le marché des scones, convins-je.

— Je demandais à M. Halfpenny...

— Jed, m'dame. J'arrête pas de vous répéter que j'aimerais beaucoup mieux si vous m'appeliez juste Jed. Comme tout le monde.

Des années de service dans l'armée à l'étranger et une longue vie dans le Sud-Ouest de l'Angleterre n'avaient pas réussi à adoucir son fort accent du Yorkshire.

— Je demandais justement à Jed s'il serait possible de cultiver ici une apparence de jungle artistique.

— Par opposition à la jungle toute banale que nous avons actuellement, ajoutai-je.

— Eh bien, oui, absolument. Je n'ai jamais été très férue des jardins trop formels, avec leurs bordures soignées et leurs plantes alignées au cordeau qui semblent redouter de sortir du rang. Je me demandais donc si nous pourrions avoir quelque chose d'un peu plus... enfin, d'un peu plus naturel, sans doute.

— Qu'en pensez-vous, Jed ? demandai-je à notre jardinier.

— Oh, moi, l'idée me plaît beaucoup. On pourrait mettre des herbes et des fleurs sauvages le long de ce côté, là. Je pourrais vous bâtir un muret ou quelque chose comme ça, là-bas, pour les grimpantes.

— J'ai l'impression que nous sommes sur la bonne voie, acquiesça Lady Hardcastle. J'aimerais des plantes et des

fleurs qui attirent les abeilles et les papillons. Et puis, de la broussaille pour les souris. Peut-être aussi une mare, pour les grenouilles. Oh, et les tritons. Je souhaite me réveiller le matin et découvrir le gazon truffé de trous de taupes et de blaireaux, sans m'en chagriner le moins du monde, parce qu'il ne s'agit pas d'un terrain de croquet. Bref, je veux un endroit où m'asseoir avec une tasse de thé en communion avec la nature.

Jed gloussa.

— Je peux vous faire tout ça, dit-il, mais cette table et ces chaises, là, elles vont avoir besoin de travail. Vous les avez laissées dehors dans l'herbe, elles sont complètement pourries.

— Pensez-vous être en mesure d'en tirer quelque chose ? demanda-t-elle.

— Il reste du bois qui peut servir sur le haut, mais les pieds sont fichus.

— Nous pourrions en acheter de neuves, évidemment ; cependant il serait dommage de jeter celles-ci. Vous seraient-elles d'une quelconque utilité ? Pourriez-vous les transformer en quelque chose ?

— J'ose dire que oui. Pourquoi pas en abris à oiseaux ? Ça pourrait être joli. M'enfin, si vous remplacez la table et les chaises, vous aurez le même problème avec les nouvelles : à rester dans l'herbe, elles connaîtront le même sort à la longue.

— Oh, des abris à oiseaux, quelle merveille ! s'exclama ma patronne. Et les restes éventuels sont à vous. (*Elle se remit à contempler la table et les chaises de jardin sous l'ombre du pommier.*) Pourquoi ne pas faire une sorte de zone pavée par ici, dans ce cas ? Rien de trop soigné, juste quelques dalles irrégulières.

— Ouais, ça ferait la blague, acquiesça-t-il avec un sourire. Et je crois savoir où je vais trouver un truc qui conviendra tout à fait.

— Splendide. Et vous, ma chère, ajouta-t-elle à mon intention, aviez-vous besoin de moi ?

— Harry est là, madame, répondis-je.

— Harry ? Mon frère Harry ?

— En chair et en os.

— Que diable fait-il si loin de chez lui ? Que veut-il ?

— Vous parler.

— Ah bon ? Saperlipopette, hâtons-nous de lui en donner la possibilité, dans ce cas. Vous allez devoir nous excuser, Jed. Le devoir qui nous appelle, vous connaissez le tralala. Je vais envoyer Edna vous apporter du thé.

— Merci, m'dame. Je continue ici, occupez-vous de vot' frère.

Et nous retournâmes à la maison.

S'il était difficile d'imaginer quiconque pouvant avoir ne serait-ce qu'un semblant de contrôle sur Lady Hardcastle, son frère Harry était notoirement son patron. Et le mien. Il travaillait pour le nouveau Bureau des services secrets, dans un sous-sol quelque part à Whitehall, et nous avait demandé de reprendre du collier au service du gouvernement, l'année précédente, après nos « vacances » à Weston-super-Mare. Nous avons refusé, évidemment – après tout, nous nous étions retirées dans le Gloucester justement pour échapper à toutes ces bêtises –, mais Harry, aussi buté que sa sœur, avait refusé d'entendre notre refus. Au bout du compte, nous avons cédé à ses supplices répétées et remis le couvert en tant qu'agentes de la Couronne. Jusqu'à présent, nos devoirs étaient restés légers : hormis une surveillance discrète des docks de Cardiff, nous n'avions guère eu d'ouvrage.

En revanche, nous avons beaucoup vu Harry et son épouse, Lady Lavinia, mais seulement pour le plaisir. Leur fille était née le 15 janvier et tante Emily avait été sa première visi-

teuse. Et la deuxième. Elle était gaga de la petite Addie – la nouvelle-née de la famille Featherstonhaugh tenait son prénom de sa grand-mère Ariadne qui, toute sa vie, avait été affublée du diminutif d’Addie – et nous nous étions rendues à Londres au moins une fois par mois depuis lors.

— Ohé, sœurlette ! lança Harry lorsque nous entrâmes dans le salon.

Il avait levé les yeux du journal qu’il lisait.

— Bonjour, mon cher Harry, répondit Lady Hardcastle. Non, non, tout va bien, ne te lève pas.

Harry sourit, moqueur.

— Ce n’est que toi, sœurlette, pourquoi me lèverais-je quand tu entres dans la pièce ? Je pourrais me mettre debout pour accueillir ta délicieuse dame de compagnie, mais elle n’aime pas cela. Pas vrai, Strongarm ?

Nous avions développé une habitude, lui et moi : je disais volontairement son patronyme de travers, prononçant « Feather-stone-huff » au lieu de « Fanshaw », sa prononciation correcte, tandis qu’il m’appelait Strongarm au lieu d’Armstrong. La blague avait depuis longtemps cessé d’être réellement amusante, mais conservait une familiarité réconfortante.

Je souris.

— Quelqu’un t’a proposé un thé, chéri ? s’enquit Lady Hardcastle. Ou des scones ?

— Edna est déjà sur le coup, l’informai-je.

— Formidable, formidable. Alors, mon cher frère, qu’est-ce qui t’amène dans notre humble demeure ? Y aurait-il des affaires troubles dans le Grand Ouest ?

Harry replia son journal, de façon à mettre en évidence la page 3 de l’édition du lundi du *Bristol News*, et le lui tendit, indiquant du doigt un article.

— Jette un coup d’œil à ceci, ma vieille, dit-il. Ah, le thé. Merci, Edna.

Edna, notre bonne, venait d'entrer avec un plateau lourdement chargé.

— Il y aura autre chose, m'dame ? demanda-t-elle. J'ai envoyé une tasse dans le jardin pour le vieux Jed. Il doit se dessécher à travailler dehors par cette chaleur.

— Oh, merci, répondit ma patronne. J'allais vous demander de le faire, justement. Dites-moi, nous reste-il de la confiture de Mme Bland ? La femme du vicaire fabrique la meilleure confiture de fraises qui soit, expliqua-t-elle à son frère. Elle devrait se marier à la perfection avec les scones que voici.

— Je pense qu'il y en a un pot dans le garde-manger, confirma Edna. Si Miss Jones ne l'a pas utilisé ailleurs.

— Pourriez-vous aller vérifier, je vous prie ?

— Je reviens tout de suite, fit Edna, avant de se hâter.

— Resteras-tu dîner ? s'enquit Lady Hardcastle.

— Non, pas possible, sœur, s'excusa Harry. Faut que je reprenne le train pour le *smog* dès que possible. Ça fait déjà trois jours que je suis parti.

— Tu es ici depuis trois jours et nous ne te voyons que maintenant ? s'étonna sa sœur.

— Je n'étais pas chez moi, nuança-t-il, mais je n'étais pas dans le coin non plus. J'étais retenu par des affaires de bureau en ville.

— Bien, alors c'est acceptable. Tu sais que tu peux séjourner ici si besoin, nous avons largement la place.

Tout en parlant, elle tapotait les poches de sa veste d'été en toile légère.

— Merci, répondit Harry.

— Mais je t'en prie, mon chéri. Allons, où ai-je laissé mes lunettes ? marmonna-t-elle, droite comme un I sur son fauteuil pour fouiller la pièce du regard. Voilà qui est affreusement irritant. Je parie que vous savez où elles sont, n'est-ce pas, Flo ?

— En effet. Elles sont...

— Non, ne me dites pas. Vous en feriez une démonstration de votre insupportable supériorité : « Si vous étiez un peu plus ordonnée », diriez-vous. Puis vous ne vous priveriez pas d'insister : « Je sais toujours où sont les choses, moi, puisque je les remets toujours à leur place. » Bref, je vais les trouver toute seule.

— Sœurette, elles sont..., commença Harry.

— Et toi, ne commence pas non plus, le coupa-t-elle. Je dois déjà supporter ses sarcasmes quand je suis dans le besoin, je n'ai nulle envie que tu t'y mettes aussi.

— Mais..., voulut-il continuer.

— Mais rien du tout, l'interrompit-elle encore. Je vais trouver ces satanées lunettes, quitte à y laisser ma peau.

Sur ces mots, elle se leva et se lança dans sa chasse au trésor à travers la pièce.

Edna, qui s'en revenait, lui jeta un regard perplexe.

— Je laisserais pas mes lunettes sur ma tête comme ça, à vot' place, m'dame, lui dit-elle. Vous allez les faire tomber et elles vont se casser.

Ayant posé la confiture sur le plateau, elle repartit.

Lady Hardcastle ôta ses lunettes de lecture du sommet de son crâne et se rassit pour lire l'article de journal.

— Oh, nous en parlions justement hier, commenta-t-elle. Il s'agit de ce pauvre type mort à la manufacture d'aéroplanes, Flo.

— Ah oui. Il me semble qu'il n'y avait pas grand-chose à en dire, cependant, si ? Tragique accident... ingénieur tué. Une nouvelle affreuse, mais peu de détails.

— Disons que le « peu de détails » est de notre fait, intervint Harry. Vous savez ce qu'est un parachute, je présume ?

— Bien entendu, répondit sa sœur. Je suis à peu près certaine d'avoir vu un gars en utiliser un pour sauter d'une montgolfière près de Paris, un jour. Ou était-ce à Berlin ?

— À Paris, confirmai-je. C'était très impressionnant, quoiqu'un peu encombrant.

— Encombrant, oui, reprit Harry. Ça a toujours été le problème. Mais des gars de Bristol Aviation travaillent sur un nouveau modèle. Car voyez, c'est le porter et le déployer qui posent souci. Les gens en ont essayé de portatifs, mais ils ont ensuite du mal à les faire s'ouvrir. Il en existe une version que l'on tient dans ses bras, prête à l'usage. Seulement, c'est sacrément pénible de devoir la transporter avec soi.

— Excusez ma question peut-être stupide, intervins-je, mais pourquoi en ont-ils besoin ?

— Pour les avions, justement. Nous professons l'opinion que ces engins seront d'une utilité inouïe en cas de conflit futur : repérage des artilleries, surveillance générale, ce genre de choses. Il nous faut donc trouver un moyen de nous assurer que nos éclaireurs peuvent regagner la terre ferme en toute sécurité quand les choses vont de travers. Or il semble que ça se produise effroyablement souvent, pour ce qui est des avions.

— Cela n'empêche que j'adorerais en essayer un, dit Lady Hardcastle.

— Accroche-toi solidement à cette pensée, ma vieille. Bref, nos gars de Bristol ont inventé un parachute qui peut s'emballer dans une sorte de petit sac porté sur le dos. Cela reste lourd et encombrant comme tout, mais au moins, l'on peut l'avoir sur soi dans son appareil volant et cela s'ouvre tout seul lorsqu'on en a le plus besoin. Tout cela se passait formidablement bien jusqu'à vendredi dernier. Ils ont effectué de multiples essais avec des mannequins et, vraiment, il semblait que la solution avait été trouvée. Ils allaient juste faire un dernier test avant d'en organiser la démonstration officielle aux gros bonnets de l'armée d'ici quelques semaines. Et voilà qu'ils envoient un jeune gars

dans un ballon à gaz captif, le gars bien équipé d'un de ces nouveaux matériels. Et il saute. Le truc s'ouvre à la perfection, il se gonfle, disent-ils, comme une fleur géante. La chute du gars est arrêtée et le voilà qui flotte tranquillement en l'air. Et soudain, ça capote. La toile se déchire, selon les témoignages. Et le jeune Dickie Dupree chute d'une soixantaine de mètres. Mort.

— Grand Dieu ! lâcha Lady Hardcastle. Quelle horreur !

— Tout à fait, oui. Toutefois, bien sûr, nous avons dû étouffer l'affaire. Des avions pilotés par des types équipés de parachutes efficaces, cela pourrait donner à nos gars un sacré avantage si la situation se dégradait sur le Continent, et nous ne souhaitons pas que quiconque ait vent de ce que nous préparons. D'où la pauvreté en détails dans les journaux.

— Et en quoi cela nous concerne-t-il ? voulut savoir ma maîtresse.

— Eh bien, la mort en elle-même est vendue au public comme n'étant plus ou moins qu'un tragique accident. Voler est une activité dangereuse et les nouveaux équipements provoquent forcément des tragédies à vous briser le cœur. Cependant, nous avons été mis au courant de fuites en provenance de l'usine. Ce week-end, l'un des agents étrangers sous contrat, que nous gardons sous surveillance, a été trouvé en possession d'informations détaillées sur l'essai de parachute raté. Nous l'avons intercepté avant qu'il n'ait pu transmettre quoi que ce soit ; néanmoins, c'est très troublant. Il y a là-bas quelqu'un qui cause à tort et à travers.

— Intercepté ? répétai-je.

— De façon létale.

— L'idée ne vous a pas traversés d'interroger le bonhomme avant de l'abattre, je suppose ? dit Lady Hardcastle.

— L'affaire a un peu dérapé, je le crains. Nous avons essayé de le pincer, mais la situation s'est envenimée.

Une chose en entraînant une autre, on avait dû lui tirer une balle en plein cœur avant d'avoir eu le temps de demander :
« Où as-tu récupéré ces plans ? »

— Je vois. Toujours aussi subtil, quoi.

— Nécessité fait loi, quand le diable a une arme à feu pointée sur vous, n'est-ce pas ?

— Pour le compte de qui travaillait-il ? m'enquis-je.

— Nous n'avons pas réussi à l'apprendre non plus, je le crains. Il était à son compte, comme nombre de ces espions mercenaires que l'on peut estimer prêts à œuvrer pour n'importe quelle nation disposée à les payer. Celui-là aurait pu être embauché par pas mal de pays, pour être honnête.

— Et pas par une entreprise concurrente, donc ?

— Non. De cela au moins nous sommes tout à fait certains. Il était assurément sur le marché de l'espionnage international. Mais c'est anecdotique. Ce qui nous préoccupe désormais, c'est que s'il y a quelqu'un à l'intérieur qui nous cherche des noises, nous ne pouvons écarter la possibilité de dommages causés délibérément, en plus de la partie espionnage.

— Mais en quoi cela nous concerne-t-il ? insista Lady Hardcastle.

— Eh bien, voilà, c'est en lien avec vos amis les Farley-Stroud.

Sir Hector et Lady Farley-Stroud avaient connu les parents de Lady Hardcastle à l'époque où ils vivaient aux Indes et ils étaient devenus amis avec ma maîtresse, quelques jours seulement après notre arrivée au village. C'était un couple adorablement loufoque, d'âge indéterminé, même si je leur donnais la soixantaine, et qui vivait dans le manoir local, rebaptisé La Grange.

Lady Farley-Stroud – Gertie pour ses amis – faisait la loi, tandis que Sir Hector suivait gaiement dans son sillage,

en jouant l'aimable lord du manoir qui, de manière générale, faisait simplement ce qu'on lui disait. Ils avaient une fille, nommée Clarissa. Je l'avais toujours imaginée jeune, impression que je m'étais sans doute forgée davantage à partir de ses gloussements ineptes que d'après son allure. D'où ma surprise en apprenant qu'elle avait en réalité trente ans ; et son succès en tant qu'écrivaine pour un magazine londonien de renom m'avait aussi obligée à réviser mon opinion quant à sa vacuité. En bref, cette jeune femme valait évidemment mieux qu'elle n'y paraissait.

Sa nouvelle carrière avait débuté peu après qu'elle avait emménagé à Londres, à la suite de fiançailles avortées avec le fils d'un homme d'affaires local. Là-bas, elle avait rencontré et prestement épousé un jeune ingénieur en aéronautique du nom d'Adam Whitman. Elle s'était déclarée enceinte peu après les noces et, au début de l'année 1910, elle avait annoncé à ses parents qu'ils allaient devenir grands-parents ; au bout du compte, elle s'était trompée dans les dates – les calendriers peuvent être complexes. Les agendas furent vérifiés, les médecins consultés, et l'annonce suivante se révéla correcte : bébé Louisa naquit en France, en juillet de cette même année.

Louisa avait été ramenée en Angleterre pour fêter son premier anniversaire avec ses quatre grands-parents fous d'amour et, si les parents d'Adam étaient rentrés dans leur Suffolk, les jeunes Whitman prolongeaient leur séjour à la Grange.

— Ce que tu vas devoir faire, sœurlette..., disait Harry entre deux bouchées de scone. Par ma foi, ces scones sont une révélation. J'ai toujours entendu dire que c'étaient les gâteaux les plus simples du monde, mais ceux-là sont purement exquis. Ta cuisinière est une merveille.

— Je disais justement la même chose à notre nouveau jardinier lorsque tu es arrivé. Mais j'ai l'impression que tu

as dévié de ton sujet, lui rappela Lady Hardcastle. Que vais-je donc devoir faire ?

— Comment ? Ah oui, ce que tu vas devoir faire, c'est contacter ta chère vieille copine Gertie Farley-Stroud et lui demander si tu peux passer prendre le thé ou pour je ne sais quelle autre occupation prisée par vous autres, gens de la campagne. Une fois sur place, tu vas engager la conversation avec le jeune Adam Whitman au sujet des aéroplanes et, comme par hasard, lui demander s'il ne pourrait pas t'organiser une visite de Bristol Aviation. Histoire d'y jeter un coup d'œil. Car tu es tout bonnement fascinée par les aéroplanes.

— Je suis fascinée par les aéroplanes, confirma-t-elle.

— Pas besoin de faire semblant, dans ce cas, ma vieille. Ça va être du gâteau.

— Mais M. Whitman travaille en France pour Louis Blériot, objectai-je. Pas pour Bristol Aviation.

— En fait, il est ingénieur matériel pour Aéroplanes Vannier, mais vous avez raison, l'entreprise se trouve en France, à côté de Bordeaux, plus précisément, et Blériot a effectivement effectué des travaux pour eux.

— Hector nous a raconté que c'était l'entreprise de Blériot, précisa Lady Hardcastle. Quel buffle il fait, parfois !

— Ça, je ne sais pas, répondit Harry. En revanche, je sais qu'Adam Whitman a visité Bristol Aviation en tant qu'invité pendant son séjour en Angleterre. Une touche d'« Entente cordiale », si vous voulez. Ils aiment bien partager leurs connaissances, ces ingénieurs. Je le regrette.

— Tu as un dossier sur lui ? s'enquit Lady Hardcastle.

— Je te l'ai dit, les aéroplanes vont gagner en importance, donc les hommes qui les conçoivent et les construisent encore plus. Nous avons des dossiers sur tous, surtout les étrangers, et plus spécifiquement les Anglais qui travaillent

pour les étrangers, même s'ils sont nos alliés. Je suis parfaitement au fait des allées et venues de M. Whitman.

— Je vois. Donc Flo et moi partons faire une petite visite de l'usine, nous exclamons et nous enthousiasmons devant les machines volantes et... et quoi, exactement ?

— Cela, je le laisse à ta discrétion, ma chère sœur. C'est toi l'experte en matière de fouinage discret. Je suis plus dans l'administration et la direction, pour ma part.

— Nous ne risquons pas de repérer un espion pendant la visite d'une manufacture, mon chéri. Ils ne portent pas de badge pour se signaler.

— Dans ce cas, il vous faudra trouver un prétexte pour vous attarder sur place, non ?

— Oh ! m'exclamai-je, sur un ton un peu plus enthousiaste que je ne l'avais prévu. Pensez-vous qu'ils accepteraient de me laisser piloter un aéroplane ? Nous pourrions y retourner afin que je prenne des leçons.

Harry éclata de rire.

— Sans vouloir vous offenser, Strongarm, pourquoi laisseraient-ils une dame de compagnie essayer l'une de leurs précieuses machines volantes ?

— Si j'envisageais d'en acquérir une, par exemple, intervint Lady Hardcastle. Je n'ai encore rencontré personne qui n'ait pas soudain mis de côté ses objections à notre sujet une fois que j'ai commencé à lui agiter de l'argent sous le nez. Si je souhaite acheter un aéroplane et que je veux être pilotée par ma bonne, ils seraient bien sots de refuser.

De nouveau, Harry s'esclaffa.

— Je vous laisse déterminer les détails, dit-il. En tout cas, Whitman est notre porte d'entrée. Et si vous pouviez aussi le garder à l'œil pour moi pendant que vous y serez, ça me rendrait un fier service. Les ressources sont un peu restreintes et j'aurais bien besoin de mes hommes pour travailler ailleurs.

— Eh bien, tout cela promet d'être franchement divertissant, je trouve, conclut ma maîtresse. En êtes-vous, Flo ?

— Essayez de m'en empêcher. Des leçons de pilotage saupoudrées d'un peu de fouinage ? Je n'aurais pu rêver meilleur été.

— Dans ce cas, nous acceptons. Resteras-tu au moins déjeuner, Harry chéri ? Ensuite de quoi, je téléphonerai à Gertie dans l'après-midi afin d'organiser une visite à la Grange demain.

— Oh, bon... d'accord, répondit-il, mimant la contrition. S'il le faut, je reste. Même en prenant un train plus tard, je serai tout de même rentré assez tôt pour voir Addie avant son coucher.

— J'avertis Miss Jones, annonçai-je avant de filer en cuisine.

Harry repartit juste après le déjeuner. Lady Hardcastle proposa de le conduire à la gare de Chipping Bevington, mais il n'en démordit pas : il effectuerait à pied le quart de *mile* qui nous séparait du village, où il était bien certain de retrouver, encore attablé au Dog and Duck, le chauffeur de la charrette qui l'avait amené.

— S'il n'y est pas, je t'appelle, promit-il en s'engageant dans l'allée du jardin.

— Il faudra qu'il appelle sacrément fort, commenta Lady Hardcastle alors que je refermais la porte. Le seul téléphone disponible est au commissariat.

Sur ce, elle décrocha le nôtre, de téléphone, et demanda à l'opératrice de la mettre en connexion avec la Grange.

— Bonjour, ma chère Gertie, lança-t-elle au bout de quelques instants d'attente. C'est Emily... Emily, ma chère... Fort bien, merci. Et vous-même?... Je suis contente de l'apprendre. Et la petite Louisa?... Une merveille, n'est-ce pas ? Quel plaisir de les avoir au manoir... Vraiment,

oui. Quand s'en vont-ils ? Nous espérions vous revoir tous avant qu'ils ne repartent pour Bordeaux... Oh, ils restent encore quelques semaines ? Nous avons donc tout le temps... Demain ? Oh, oui, ce serait formidable, merci... Pour le thé ? Parfait. Nous sommes toujours ravies de venir à la Grange, ma chère. Votre Mme Brown a beau être une mégère, cela ne l'empêche pas de préparer des thés succulents... Une mégère... Non, ma chère, pas une bergère, une... Oh, peu importe... Oui, à 16 heures... Mes amitiés à Hector et Clarissa... Au revoir, ma chère.

Elle reposa l'appareil sur son crochet.

— Son audition ne s'améliore pas, semble-t-il ? m'enquis-je.

— Elle fait de son mieux. Le récepteur est réglé au maximum, mais elle ne distingue toujours pas une mégère d'une bergère.

— Oh, bon, les deux sont... des harpies.

J'étais assez contente de ma petite blague.

— C'est tout à fait exact, ma chère, convint distraitement Lady Hardcastle.

Je la connaissais : son esprit était déjà ailleurs.

— Jed a-t-il ses instructions quant à ce qui est attendu de lui ? demandai-je. Ou dois-je sortir les lui donner ?

— Tout est bien en main, m'assura-t-elle alors que nous marchions vers son bureau. Il doit s'en aller à 15 heures. Je ne vois pas bien quels engagements pourrait avoir un bonhomme qui vit dans les bois, mais s'il doit partir, il doit partir. J'ai quelques éléments de correspondance à régler. Et si nous prenions le dîner de bonne heure, afin de profiter d'une promenade digestive ensuite ? La journée est tellement magnifique.

— Va pour la promenade vespérale. Nous tiendrons le dîner prêt pour 18 heures. Criez si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Nous prîmes notre dîner avancé dans le jardin, sur le mobilier pourrissant disposé sous le pommier. Nous jouissions d'une autre superbe soirée d'été et c'était un plaisir d'être dehors. Même les guêpes semblaient de bonne humeur.

Miss Jones et Edna ne travaillant toujours que par demi-journées, je débarrassai le couvert pendant que Lady Hardcastle arpentait le jardin en prenant des notes destinées à Jed. Si, pour ma part, je restais obstinément incapable de distinguer un lupin d'une locomotive, elle avait décidé, dans son enthousiasme pour le projet de jardin, d'en faire un paradis bucolique.

À 19 heures, nous étions bottées, chapeautées et prêtes pour notre promenade jusqu'au village.

— J'envisageais un tour de la place et peut-être un petit quelque chose de désaltérant au Dog and Duck, suggéra ma patronne alors que nous nous engageions dans l'allée.

— J'aime bien votre façon de penser. Même s'il est dommage de s'enfermer par une nuit comme celle-ci.

— En effet, convint-elle. Je me suis souvent demandé si nous parviendrions à persuader le Vieux Joe d'installer quelques tables dehors en été. À la continentale.

— Une terrasse parisienne à Littleton Cotterell ?

— Ou un *Biergarten* bavarois. Il pourrait coloniser un petit recoin de pelouse sur la place. Et nous regarderions passer le monde devant un verre de cidre.

— Les deux semaines par an où le temps le permet, nuançai-je.

— Sornettes et billevesées. Les jours sont nombreux où s'asseoir dehors serait un plaisir. Et puis, nous pourrions aussi y assister aux matchs de cricket quand l'équipe jouerait. Je me demande si nous verrons un match ce soir. J'aime beaucoup regarder un match de cricket.

— Je sais. Je ne comprends toujours pas les règles, mais je vous accorde volontiers que le spectacle constitue

une manière étrangement relaxante de passer le temps. Y allons-nous ?

Nous poursuivîmes notre promenade sur le chemin.

Il se trouva, au grand plaisir de Lady Hardcastle, qu'un match était bel et bien en cours. Nous contournâmes le terrain qui servait aussi de place centrale au village, en saluant au passage les épouses et bonnes amies des joueurs.

— Votre Davey devrait faire passer davantage son poids sur son pied avant lorsqu'il joue en défense comme cela, commenta ma patronne lorsque nous croisâmes un attrouplement de jeunes femmes.

— Tout à fait, acquiesça l'une d'elles. Arthur n'arrête pas de le lui répéter. C'est pas moi qui vais le lui redire, je lui ai répété un million de fois qu'il faut écouter le capitaine, mais il fait que s'énerver après moi.

— Davey Bishop ! cria Lady Hardcastle. Passez votre poids sur l'avant, si vous voulez tenter ce genre de défense. La tête et les épaules penchées vers la balle.

Davey fouilla du regard le pourtour du terrain pour savoir qui se permettait de lui donner ce conseil non sollicité.

Arthur Tressle, le capitaine du club, se trouvait du côté du non-batteur du terrain. Avant que Davey n'ait eu le temps de réagir, il lança d'une voix sonore :

— Elle a pas tort, Davey, elle a pas tort.

Le camp opposé s'esclaffa. Davey Bishop se renfrogna. Le lanceur prit son élan et projeta la balle à une vitesse extraordinaire. Davey frappa de la même façon et la balle fusa vers nous.

— Comme ça ? cria-t-il au moment où l'arbitre annonçait quatre séries.

— Exactement comme ça, mon cher, répondit Lady Hardcastle. Bien joué.

J'allai récupérer la balle sur la route et la renvoyai vers le guichet, où elle fut rattrapée par le lanceur dépité.

Et nous poursuivîmes notre chemin.

En approchant de la salle du village, nous entendîmes des notes de piano à l'intérieur.

— Voilà qui ne ressemble pas au club de broderie du mardi soir, commenta Lady Hardcastle. À moins que ces dames n'aient besoin d'un accompagnement musical pour les aider dans leurs surpiqûres et leurs nœuds français.

— Ils ont dû interrompre les réunions et autres clubs, en ce moment, afin d'utiliser la salle pour les répétitions du spectacle du village, l'informai-je. Ce doit être quelqu'un qui s'entraîne à son numéro.

— J'espère que son numéro ne consiste pas à jouer du piano, fit-elle. Car c'est atroce.

— Voici pourquoi ils ne vous ont pas invitée à participer au jury de la compétition. C'est fait pour s'amuser. Tout le monde va faire de son mieux, et le public acclamera et applaudira comme s'il assistait au meilleur spectacle du West End de Londres. Ensuite de quoi, ils attribueront un prix au meilleur numéro, avant de se retirer au pub pour un verre bien mérité.

— Oh, mais je serais la gentillesse personnifiée, vous le savez bien. En privé, néanmoins, cela ne m'empêchera pas de vous répéter que c'est atrocement mauvais.

— Eh bien, oui, convins-je. Vous n'avez pas tort. Avez-vous repensé à l'idée de participer ?

— Je n'arrive pas à me décider, avoua-t-elle tandis que nous gagnions tranquillement le pub. Je ne suis pas vraiment douée d'un talent particulièrement unique. N'importe qui sait jouer du piano, même les chiens.

— Je paierais bien un peu plus pour voir un chien jouer du piano.

— Si nous parvenons à en trouver un, il pourrait m'accompagner pendant que je présenterais le fonctionnement de mon tout nouveau métier à tisser, tiens. Tisser en musique.